





NIETZSCHE  
DISCIPLE DE DIONYSOS

*Une introduction à son œuvre*

## Collection Ethikè

Ouvrages parus dans la même collection :

*Pluralisme, citoyenneté et éducation*

(sous la direction de France Gagnon, Marie Mc Andrew,  
Michel Pagé)

*Religion, éducation et démocratie*

(sous la direction de Micheline Milot, Fernand Ouellet)

*Tolérance, pluralisme et histoire*

(sous la direction de Paul Dumouchel, Bjarne Melkevik)

*La Vie des normes et l'Esprit des Lois*

(sous la direction de Lukas K. Sosoe)

*La Pornographie, l'Ethique et le Droit*

Norbert Campagna

*Éthique de la recherche* : 4 volumes

Vol. 1 : *Réflexions philosophiques et historiques*

David Weisstub, Christian Mormont, Christian Hervé

Vol 2 : *La Régulation de la recherche*

David Weisstub, Christian Mormont, Christian Hervé

Vol 3: *Les Populations vulnérables*

David Weisstub, Christian Mormont, Christian Hervé

Vol. 4 : *Le Consentement et la recherche épidémiologique*

David Weisstub, Christian Mormont, Christian Hervé

*Le Prix moral de la modernité. Essai sur la science, la  
technique et l'environnement*

Otfried Höffe

*L'Héritage philosophique de la Déclaration des droits de  
l'homme et du Citoyen de 1789*

Marie-Ange Phalente

Georges GOEDERT

NIETZSCHE  
DISCIPLE DE DIONYSOS

*Une introduction à son œuvre*

**L'Harmattan**  
5-7, rue de l'École-  
Polytechnique  
75005 Paris  
FRANCE

**L'Harmattan Hongrie**  
Kossuth L. u. 14-16  
1053 Budapest  
HONGRIE

**L'Harmattan Italia**  
Via Degli Artisti, 15  
10124 Torino  
ITALIE

© L'Harmattan, 2005  
ISBN : 2-7475-7799-6  
EAN : 9782747577991

## Avant-propos

Ce livre a pour but de présenter au lecteur toutes les œuvres de Nietzsche, succinctement et avec leurs thèmes principaux. Il contiendra ainsi une analyse critique des multiples aspects de sa philosophie, qu'il importe d'étudier dans leur évolution, afin de se familiariser avec leurs grandes lignes directrices. Il s'agira aussi de prendre connaissance de la personnalité même du philosophe, du moins dans la mesure où pareille démarche peut contribuer à une meilleure compréhension de sa pensée.

Bien que le philosophe ait élargi constamment le champ de ses réflexions et de ses investigations, il est resté fidèle jusqu'à la fin à une ligne générale qu'on peut taxer de sagesse tragique. Celle-ci est définie déjà clairement dans *La Naissance de la tragédie*, et elle se prolonge jusqu'à la veille même de la crise mentale qui mit brusquement fin à sa carrière philosophique si exceptionnelle à maints égards. La philosophie de Nietzsche est bien plus cohérente en effet qu'on pourrait être tenté de le croire. Le dieu Dionysos, qui incarne un oui tragique à la vie sous toutes ses formes, est le point de mire central vers lequel convergent les différentes démarches, quelques variées qu'elles puissent être par ailleurs. C'est pourquoi nous traiterons Nietzsche comme « disciple de Dionysos ».

Notre projet implique un certain nombre d'exigences spéciales, parce que relatives à la façon dont cette philosophie se présente quant à sa forme et à son contenu.

1) Retenons d'abord que nous n'avons pas seulement affaire aux œuvres publiées par le philosophe lui-même, mais également aux écrits et fragments posthumes, au fameux *Nachlaß* qui, ne serait-ce que du point de vue du volume, est d'une importance exceptionnelle. Le 3 janvier 1889, Nietzsche, âgé alors de quarante-quatre ans, sombra dans la déraison. Il

existait à ce moment, à côté des textes déjà publiés, une œuvre non éditée fort abondante, qui comprenait, à part quelques écrits de moindre envergure, quantité de notes et fragments contenus dans des cahiers et calepins. Dans l'édition critique commencée en 1967 chez Walter de Gruyter par Giorgio Colli et Mazzino Montinari – *Kritische Gesamtausgabe der Werke* (KGW) –, cette partie posthume possède un volume qui dépasse celui des ouvrages publiés par le philosophe lui-même.

Comment la juger ? Heidegger estimait que l'essentiel de la philosophie de Nietzsche est contenu dans les écrits posthumes. Il déclare : « [...] la véritable philosophie de Nietzsche, la position fondamentale sur laquelle il se fonde dans ces écrits [de l'année 1888] ainsi que dans tous les écrits publiés par lui-même, ne prend pas forme définitivement et ne s'exprime pas dans une publication, ni dans la décennie entre 1879 et 1889, ni au cours des années précédentes. Ce que Nietzsche a publié lui-même durant ses années de travail ne constitue jamais qu'un premier plan. Cela vaut aussi pour son premier écrit, "La Naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la musique" (1872). La véritable philosophie nous est léguée sous forme de fragments posthumes. »<sup>1</sup>

Karl Schlechta, au contraire, ne veut tenir compte que des œuvres de 1878 à 1888, pour autant que Nietzsche les a lui-même expressément destinées à la publication. Selon lui, le *Nachlaß* est donc peu important, de même que tous les écrits qui précèdent *Humain, trop humain* et parmi lesquels se trouve notamment *La Naissance de la tragédie*<sup>2</sup>. Or, nous montrerons que cette position n'est guère défendable, et cela pour bien des raisons. Nous verrons spécialement que c'est dans les premiers écrits que s'esquissent déjà les grandes lignes de l'œuvre future, notamment aussi de la « transvaluation de toutes les valeurs », et que, d'autre part, c'est justement dans le *Nachlaß* qu'est approfondi un certain nombre de thèmes pleins d'intérêt

---

1. Martin HEIDEGGER, *Nietzsche*, Pfullingen, 1961, tome I, p. 17.

2. Cf. Karl SCHLECHTA, *Der Fall Nietzsche. Aufsätze und Vorträge*, München, 1958, p. 11 sq.

et dont l'analyse nous paraît absolument indispensable à la compréhension de l'ensemble<sup>3</sup>.

Quant à la position de Heidegger, elle n'est certainement pas inattaquable non plus. Quelle que soit l'importance du *Nachlaß*, il nous semble clair pourtant que Nietzsche a bien réussi à exprimer le fond même de toute sa pensée dans les œuvres qu'il est parvenu à publier lui-même. Et nous verrons que justement *La Naissance de la tragédie* renferme déjà les aspects fondamentaux de la sagesse tragique qu'il ne cessera de développer et de prôner. Les différents ouvrages constituent autant d'étapes, comme telles achevées, dans l'évolution de sa philosophie. Cela ne veut pas dire cependant que nous ayons l'intention de négliger le *Nachlaß*. Celui-ci mérite notre entière attention, car, tout en apportant surtout un bon nombre de contributions complémentaires, il aborde parfois aussi des thèmes importants qui ne sont guère traités dans les œuvres publiées par Nietzsche lui-même.

Cela nous amène évidemment à évoquer aussi l'œuvre maîtresse que Nietzsche projetait depuis 1885. Il s'agit de la fameuse *Volonté de puissance*, à laquelle il donna par la suite le titre *Transvaluation de toutes les valeurs*. Nous verrons cela en détail. Certes, nombre de notes du *Nachlaß* devaient y préparer et contribuer, et c'est sans doute à cela que pense Heidegger lorsqu'il prétend que la véritable philosophie de Nietzsche ne s'exprime pas dans une œuvre publiée par lui-même. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que Nietzsche n'a pas réussi à mener cette entreprise à bon terme. La fin subite de sa vie consciente n'en constitue certainement pas l'unique raison. Il convient d'en chercher l'explication surtout dans les contenus mêmes de sa démarche philosophique.

La sœur de Nietzsche, Elisabeth Förster-Nietzsche, ainsi que son fidèle ami Peter Gast – de son vrai nom Heinrich Köselitz – ont procédé à une première édition de ces fragments. Ils ont opéré un choix tout en ajoutant des notations rédigées déjà

---

3. Cf. par exemple : Karl LOWITH, « Nietzsche's "Vorspiel einer Philosophie der Zukunft" », dans : K. L., *Aufsätze und Vorträge*, Stuttgart usw., 1971, p. 64-83.

avant 1885. Il en résulta un assemblage de 1067 aphorismes, réuni d'une manière plutôt arbitraire et contenant pas mal de falsifications du texte original. Il forme le contenu des volumes XV et XVI de l'édition *Großoktav* (publiée à partir de 1894 chez Naumann à Leipzig, ensuite chez Kröner), parus en 1906 sous le titre *La Volonté de puissance* (après une première publication, moins complète, en 1901)<sup>4</sup>.

La nouvelle édition critique des œuvres complètes de Nietzsche, entreprise par Colli et Montinari, a supprimé définitivement le titre *La Volonté de puissance*. Les éditeurs ont publié absolument tous les fragments du *Nachlaß*, dans le plus strict respect de l'ordre chronologique et fidèlement à la parole : tout Nietzsche et rien que du Nietzsche.

Nous aurons assez souvent recours aux fragments posthumes, dans le but d'approfondir notre analyse. Parmi les écrits plus longs du *Nachlaß*, plus ou moins achevés, nous traiterons d'une manière explicite de ceux qui nous paraissent les plus importants. Nous croyons que cette façon de procéder respecte le mieux cette philosophie dans toute son étendue et avec ses intentions majeures.

2) Bien sûr, il ne saurait être question de parler ici d'un système. Nietzsche s'est exprimé lui-même à ce sujet d'une manière on ne peut plus claire. Nous lisons en effet dans le *Crépuscule des idoles* : « Je me méfie de tous les gens à systèmes et m'écarte de leur chemin. La volonté du système est un manque de probité. »<sup>5</sup> Nietzsche y voit mensonge et faux-monnayage. Il est permis de présumer que cette hostilité contre toute systématisation vise en premier lieu Schopenhauer. Or, cela ne veut pourtant pas dire que sa pensée soit entièrement dépourvue de lignes générales, d'orientations fondamentales, capables d'en faire un tout suffisamment cohérent pour

---

4. Cette édition *Großoktav* comporte en plus six volumes (IX à XIV) remplis de fragments posthumes ainsi que de textes plus longs du *Nachlaß* des années 1869 à 1888, de même que trois volumes (XVII à XIX) contenant des écrits philologiques.

5. CI, *Maximes et flèches*, § 26, KSA 6, p. 63. — G VIII, p. 65.

justifier, de la part du commentateur, une présentation systématique.

Et c'est l'affirmation tragique, que *La Naissance de la tragédie* exprime encore sur un arrière-fond métaphysique, qui doit nous servir véritablement de fil d'Ariane à travers le dédale des thèmes abordés. Elle anime le pessimisme tragique que Nietzsche oppose au pessimisme schopenhauérien de la négation du vouloir-vivre. Elle est omniprésente dans la sagesse tragique qui marque ses écrits jusqu'à la fin<sup>6</sup>, atteignant son point culminant dans la croyance en l'Éternel retour prônée par Zarathoustra. C'est bien Dionysos, le dieu de Nietzsche, qui préside à cette affirmation tragique de même qu'à tout ce qui, de près ou de loin, s'y rattache. Aussi avons-nous voulu mettre en évidence ce trait dominant en appelant notre philosophe, dans le titre de ce livre, « disciple de Dionysos ». Dans le dernier passage du *Crépuscule des idoles*, auquel nous venons de nous référer, il se nomme lui-même « le dernier disciple du philosophe Dionysos ». Dionysos aurait donc été pour lui une sorte de maître à penser ! Reconnaissons qu'il incarne la grande ligne directrice de toute sa philosophie.

3) Celui qui étudie à fond la pensée de Nietzsche est obligé de tenir compte de son évolution. À cette fin, nous appliquerons le schéma des trois périodes, devenu classique. Cette méthode nous conduira à mettre en lumière à la fois la continuité de cette philosophie et la spécificité de chacune de ses étapes. Elle nous permettra en plus de résoudre pas mal de contradictions que certains commentateurs sont parfois un peu trop empressés de signaler<sup>7</sup>.

a) La première période se termine par la rupture avec Richard Wagner (1876). Elle est dominée par une métaphysique de l'art. *La Naissance de la tragédie*, le premier ouvrage de Nietzsche, occupe ici la première place. La relation avec la

---

6. Cf. surtout le dernier paragraphe de CI, *Ce que je dois aux Anciens*, § 5, KSA 6, p. 160. – G VIII,1, p. 151 sq.

7. Cf. par exemple le livre d'Ernst NOLTE, *Nietzsche und der Nietzscheanismus*, Frankfurt a. M./Berlin, 1990.

philosophie de Schopenhauer est d'une importance absolument capitale. Mais il ne faut pas sous-estimer non plus l'influence de Wagner ainsi que des Grecs, spécialement d'Héraclite.

b) Puis nous rencontrons une période marquée par toutes sortes de revirements, de renversements. Une phase intermédiaire, une étape de transition ! C'est surtout la méthode qui change ici. Ainsi la métaphysique n'est pas seulement abandonnée, elle est aussi soumise à une analyse critique qui la réduit à des faits d'ordre purement matériel. Une telle analyse est appliquée également à la morale, l'art, la religion. Elle se caractérise surtout par une psychologie de dévoilement destinée à mettre à découvert les vrais motifs et mobiles des grands idéaux de l'humanité. Il s'agit ainsi d'une sorte de préparation, de prélude à la troisième étape, celle de la maturité, qui sera la grande période créatrice des années quatre-vingts.

c) Celle-ci commence avec *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883) et prend fin au moment de la crise mentale qui survient le 3 janvier 1889 à Turin. Elle est surtout celle du plein développement de la « transvaluation de toutes les valeurs ». Cette entreprise, à la fois destructrice et constructive, se déploie sur la base de plusieurs thèmes majeurs : la volonté de puissance, la mort de Dieu, le surhomme, l'Éternel retour.

La division en trois périodes se justifie à la lumière des contenus. Il n'y a cependant pas de ruptures complètes, pas de véritables solutions de continuité. Ainsi l'année 1876 marque bien une séparation, accompagnée d'une grande libération dans la vie aussi bien que dans la pensée du philosophe, mais il n'est pas difficile de constater que la démarche qu'elle inaugure implique un bon nombre de thèmes qui ont fait leur apparition déjà durant les années précédentes. Pour bien en juger, il importe de ne pas négliger les notes du *Nachlaß*, surtout celles antérieures à *La Naissance de la tragédie*. Quant à la troisième période, on pourrait la faire commencer déjà avec *Aurore* (1880-1881). Il faut en effet reconnaître qu'à maints égards cet ouvrage ainsi que *Le Gai Savoir* (1881-1882) annoncent le *Zarathoustra*. *Le Gai Savoir* évoque déjà la mort de Dieu<sup>8</sup> ainsi

---

8. GS, § 125, *L'insensé*, KSA 3, p. 480 sq. — G V, p. 149 sq.

que l'idée de l'Éternel retour<sup>9</sup>. Et le dernier passage de son quatrième livre<sup>10</sup> est une première version du morceau qui inaugure le *Zarathoustra*<sup>11</sup>.

Soulignons encore que, dans la vie de Nietzsche, l'année 1880 marque bien un tournant qui se manifeste entre autres par des modifications du style. Karl Jaspers parle même à ce sujet d'un « facteur biologique que peut-être un jour le progrès de la psychiatrie permettra de déceler »<sup>12</sup>. D'une manière générale, Jaspers insiste beaucoup sur l'unité de la pensée de Nietzsche, sans pour autant vouloir en négliger l'évolution. Il écrit : « L'œuvre de Nietzsche forme un tout unique de même que chaque écrit détient sa place caractéristique dans une évolution qui traverse deux décennies. »<sup>13</sup> C'est là un jugement auquel nous souscrivons pleinement.

4) Dans une certaine mesure, il faudra tenir compte aussi de la vie du philosophe. Cela nous amènera à recourir de temps à autre à la correspondance, souvent indispensable pour obtenir des informations précises<sup>14</sup>. Une connaissance, pour le moins sommaire, du cadre biographique n'est certainement pas superflue. Car, sans vouloir exagérer l'influence de la vie sur la pensée, même dans le cas de Nietzsche, il faut néanmoins reconnaître que l'œuvre du philosophe se saisit beaucoup

9. GS, § 341, *Le poids le plus lourd*, KSA 3, p. 570. – G V, p. 232.

10. GS, § 342, *Incipit tragoedia*, KSA 3, p. 571. – G V, p. 232 sq. – Il importe de préciser que le cinquième livre de même que les *Chansons du prince Hors-la-loi* ont été rédigés plus tard, en automne 1886, et que l'avant-propos date même de juillet 1887.

11. ZA I, *Prologue de Zarathoustra*, § 1, KSA 4, p. 11 sq. – G VI, p. 21 sq.

12. Karl JASPERS, *Nietzsche. Einführung in das Verständnis seines Philosophierens*, Berlin, 1950, p. 98.

13. *Ibid.*, p. 42.

14. Cf. *Kritische Gesamtausgabe Briefwechsel* (KGB), éditée à partir de 1975 chez Walter de Gruyter par Colli et Montinari. Comme nous le signalerons dans notre notice bibliographique à la fin du livre, la *Kritische Studienausgabe* (KSB) contient seulement les lettres écrites par Nietzsche lui-même, non pas celles dont il est le destinataire.

mieux à partir du moment où on connaît certains événements majeurs de sa vie ainsi que les traits dominants de sa personnalité.

Bien sûr, justement en ce qui concerne Nietzsche, il importe de se poser surtout des questions sur l'influence de la maladie et, d'une manière plus générale, de la souffrance, sur l'œuvre. Parmi les commentaires se trouvent des interprétations qu'on peut désigner de « psycho-pathologiques » : elles expliquent la pensée en la réduisant à la maladie. À l'opposé de cette tendance, nous voyons des nietzschéens avec, à leur tête, la sœur du philosophe, Elisabeth Förster-Nietzsche, qui tentent de prouver que le philosophe avait « de naissance » une bonne santé. Nous pouvons nous rallier à Montinari qui tranche la question comme suit : « Des deux côtés on a succombé au préjugé positiviste qui veut qu'une philosophie soit elle-même saine ou malade selon qu'elle provient d'un esprit sain ou malade. Cela ne veut pas dire que l'expérience de la maladie, à commencer par la maladie du père, n'ait pas influencé la vie de Nietzsche ainsi que sa philosophie. »<sup>15</sup>

Il faut en tout cas éviter de trop relativiser la valeur de la philosophie de Nietzsche, et partant de la diminuer, par le fait d'accorder trop d'importance à l'influence de la maladie, de la souffrance, aussi de la solitude. Seuls les écrits datant des tout derniers mois de sa vie consciente, signalent chez lui visiblement la proximité de la défaillance mentale. Il s'agit en l'occurrence de *L'Antéchrist*, *Ecce homo*, *Dithyrambes de Dionysos* et *Nietzsche contre Wagner*. Mais, à part une certaine irritation du ton, une certaine agressivité aussi, de même qu'une mégalomanie parfois sans bornes, nous ne remarquons rien qui puisse sérieusement porter atteinte à leur substance philosophique.

En conséquence, il ne saurait être question pour nous d'amoindrir en quoi que ce soit la portée du message philosophique par des références à l'état mental ou physique du penseur. Nous constaterons même que Nietzsche prend parfois

---

15. Mazzino MONTINARI, *Friedrich Nietzsche. Eine Einführung*, Berlin/New York, 1991, p. 8 (trad. de l'italien).

pour thème philosophique la signification existentielle de la maladie et de la souffrance. Il se fonde alors sur son expérience personnelle pour dégager des vérités d'une portée quand même générale, ce qui constitue à n'en point douter un élément enrichissant de sa pensée.

En revanche, la vie a pu être déterminante dans le choix de certains thèmes ; elle a pu laisser aussi son empreinte sur le style, nous l'avons déjà signalé en nous référant à Karl Jaspers. C'est là une des raisons majeures qui nous obligent à tenir compte du cadre biographique.



## 1. ENFANCE ET ADOLESCENCE (1844-1864)

Friedrich Wilhelm Nietzsche, premier fils du pasteur Karl Ludwig Nietzsche, naquit le 15 octobre 1844 à Röcken, près de Lützen, une ville située à proximité de Leipzig, où eut lieu en 1632 la bataille au cours de laquelle fut tué le roi de Suède Gustave-Adolphe.

Sa mère, Franziska Ehler, était la fille du pasteur de Pobles près de Weißenfels, situé non loin de Röcken. Le mariage eut lieu en 1843. L'année 1846 vit la naissance de la sœur Elisabeth ; 1848, celle du frère Joseph, qui mourut déjà à l'âge de deux ans (1850), quelques mois seulement après le père (1849).

La maison parentale était profondément imprégnée de piété protestante. Le ménage comprenait, outre les parents et leurs enfants, la grand-mère Nietzsche ainsi que deux sœurs du père, restées célibataires, les tantes Augusta et Rosalie.

Dans *Ecce homo*, l'écrit autobiographique inachevé de la dernière année, composé en 1888 et publié seulement en 1908, Nietzsche estime que par ses parents il est « décadent en même temps que commencement »<sup>1</sup>. Sa mère, de constitution robuste, était bien portante, tandis que son père avait une santé fragile. Il était d'un tempérament fort sensible, dû à un système nerveux délicat. On prétend également qu'il se trouvait exposé aussi bien à des dépressions qu'à des états euphoriques. Il mourut

---

1. EH, *Pourquoi je suis si sage*, § 1, KSA 6, p. 264. – G VIII, 1, p. 245.

d'une maladie du cerveau, probablement d'une tumeur. Dans ses lettres, Franziska Nietzsche décrit les symptômes de la maladie comme suit : maux de tête, vomissements, paralysie passagère des mains et de la langue, vertiges<sup>2</sup>. Nous savons aussi que, pendant sa maladie, il a enduré de terribles souffrances, dont son fils Frédéric fut témoin. En tout cas, il est permis de prétendre que les souvenirs de la maladie et de la mort prématurée du père n'ont pas seulement assombri l'enfance de Nietzsche, mais ont pesé lourd sur toute sa vie.

Lui-même se plaignait de migraines depuis son enfance. Déjà en été 1856, il obtint congé au *Domgymnasium* de Naumburg, parce qu'il souffrait constamment de maux de tête et de douleurs des yeux. À Schulpforta, en 1862, les migraines reprirent. Mais c'est à partir de 1873 que son état de santé s'aggrava d'une manière inquiétante. À présent, les maux de tête, accompagnés de vomissements, pouvaient prendre l'aspect de véritables crises et durer jusqu'à trois jours. La correspondance est bien éloquente à ce sujet. En 1879, les accès de migraine devinrent si violents qu'il se crut proche d'une mort semblable à celle de son père. S'agissait-il d'une maladie héréditaire ? Impossible de répondre d'une manière tant soit peu satisfaisante. Nous savons seulement que sa sœur Elisabeth s'est véritablement mise en quatre pour étouffer toutes les suspensions à ce sujet.

Après la mort du père, les revenus de la mère étaient modiques. Mais, fort heureusement, la famille Nietzsche n'était pas entièrement dépourvue de fortune. Nietzsche et ses proches n'auront donc pas à craindre vraiment la misère matérielle.

Le foyer familial fut désormais dominé exclusivement par des femmes. En 1850 eut lieu le déménagement à Naumburg. Nietzsche devait y fréquenter d'abord l'école publique. Mais ce milieu scolaire était pour lui trop rude. Il lui fallait entrer alors dans un établissement privé. Puis il fréquenta pendant quatre ans le *Domgymnasium* (1854-1858). La grand-mère Erdmuthé Nietzsche décéda en 1856. Encore un grand deuil pour

---

2. Mazzino MONTINARI, *op. cit.*, p. 7.

Nietzsche, si jeune et si sensible, encore une fois un immense chagrin.

Il convient de souligner également que sa vie fut très tôt marquée par la solitude. Dans *Ecce homo*, il avoue : « Avec une précocité absurde, à l'âge de sept ans, je savais déjà que jamais aucune parole humaine ne m'atteindrait. »<sup>3</sup> Peu de temps après, il note dans un fragment rédigé quelques semaines seulement avant qu'il ne sombre dans la maladie mentale : « je suis la solitude faite homme »<sup>4</sup>. Sa vie durant, Nietzsche souffrit d'une profonde solitude, conscient toutefois de l'importance que celle-ci pouvait avoir pour la maturation de sa pensée.

L'éducation au sein de sa famille, spécialement celle dispensée par sa mère, est empreinte d'une religiosité à la fois sévère et naïve, d'une foi exempte du moindre doute. Mais cette attitude ne présente pas que des désavantages. Ainsi, ce qui compte en premier lieu, c'est la relation directe entre l'individu humain et Dieu, conformément à l'enseignement du protestantisme luthérien, et Nietzsche a pu y trouver une incitation à aborder les questions de la foi d'une manière strictement personnelle. Le passage suivant du *Nachlaß*, qui parle d'un « premier écrit philosophique », est révélateur à ce sujet : « Enfant, vu Dieu dans sa gloire. – Premier écrit philosophique sur l'origine du diable (Dieu se pense lui-même, il n'en est capable qu'en se représentant son contraire). »<sup>5</sup>

En octobre 1858, Nietzsche entre à l'école de Pforta. Elle porte le nom de *Schulpforta* et est un établissement élitiste, un lycée – *Gymnasium* – avec internat, situé à une dizaine de kilomètres de Naumburg. Il devient *Pförtner*, comme avant lui Klopstock, Fichte, l'historien Leopold von Ranke et tant d'autres personnages célèbres. L'instruction a essentiellement un caractère philologique et humaniste, à base de latin et de

3. EH, *Pourquoi je suis si avisé*, § 10, KSA 6, p. 297. – G VIII, 1, p. 274.

4. Fragments posthumes, décembre 1888 – début janvier 1889, 25[7], KSA 13, p. 641. – G XIV, p. 380.

5. Fragments posthumes, printemps-été 1878, 28[7], KSA 8, p. 505. – G III, p. 345. – Cf. également l'allusion à ce texte, aujourd'hui sans doute perdu, dans : GM, *Avant-propos*, § 3, KSA 5, p. 249. Dans ce paragraphe, Nietzsche prétend l'avoir écrit à l'âge de treize ans.

grec. Nietzsche apprend aussi le français, ce qui constitue un fait de la plus haute importance pour sa philosophie, car cela lui permettra de lire dans le texte original les auteurs français auxquels il s'intéresse<sup>6</sup>.

Dans cette école élitiste, la formation du caractère est aussi à l'ordre du jour. L'assiduité, la discipline ainsi qu'un style de vie spartiate y sont fort prisés. En plus il y a l'éducation chrétienne, avec ses pratiques religieuses. Or, Nietzsche ne tarde pas à prendre une attitude critique vis-à-vis du christianisme. Il s'agit, chez lui, d'une évolution qui se fait progressivement et dans le calme. Elle n'a rien d'une crise. Pas de révolte, pas de renversement brutal des convictions, plutôt un lent effacement de la foi. Mais il ne faudrait pas s'y tromper. Étant donné que Nietzsche a été un enfant très pieux, il n'est guère possible d'admettre qu'il ait pu abandonner la foi sans ressentir la moindre déchirure. En tout cas, son poème intitulé *Au Dieu inconnu* est amplement significatif à ce sujet. Il l'a écrit en septembre 1864, au moment de quitter Schulpforta (7 septembre) pour aller étudier à l'Université de Bonn. En voici le commencement : « Encore une fois, avant de poursuivre mon chemin / Et de projeter mes regards en avant, / Esseulé, je lève mes mains / Vers Toi, mon refuge »<sup>7</sup>. La douleur exprimée dans ces vers est celle d'un départ. L'adieu à Schulpforta est en même temps un adieu à l'adolescence et à son pays. Et le « Dieu inconnu », qui est bien le Dieu de son enfance, lui apparaît à ce moment comme un abri, une protection, qu'il lui est difficile de quitter.

Retenons aussi que Nietzsche a lu à Schulpforta *Das Wesen des Christentums (L'Essence du christianisme)* de Ludwig Feuerbach. Ses lettres ainsi que certaines notices nous renseignent sur ses lectures durant cette période de sa vie. Nous apprenons par exemple son grand intérêt pour les écrivains Jean Paul et Hölderlin. Il aimait en plus Sterne, Byron, Goethe,

---

6. À Schulpforta, on conserve l'original de son bulletin final, sur lequel il n'a obtenu en français que la note « *durchaus befriedigend* » (tout à fait satisfaisant), ce qui diffère quand même sensiblement avec les brillants succès qu'il remporta dans d'autres branches, notamment dans les langues anciennes.

7. *Jugendschriften*, München, Edition Musarion, 1922, tome I, p. 209.

Schiller, Platen, Novalis, manifestant une nette prédilection pour le romantisme. Plus tard, il sera lui-même une sorte de romantique, en partie du moins, tout en dépassant cependant le romantisme. Signalons aussi sa lecture de *Geschichte der französischen Revolution 1789-1799* (*Histoire de la Révolution française 1789-1799*) de K. E. Arnd. Dans ses œuvres, en rapport avec sa polémique contre le christianisme et la démocratie, il ne manquera pas d'évoquer et de critiquer la Révolution française à plusieurs reprises.

Et les amis ? Une amitié, qui devait durer toute sa vie, le liait au gentilhomme silésien Carl von Gersdorff ainsi qu'à Paul Deussen, fils d'un pasteur protestant. Citons aussi l'amitié avec Gustav Krug, qui jouait du violon et introduisit Nietzsche à la musique de Richard Wagner. Cela se passa en 1861, et il s'agissait d'un extrait pour piano de *Tristan et Isolde*. Dans *Ecce homo* nous trouvons une allusion à cet événement. Le passage commence par une parole particulièrement lourde de sens : « Tout bien pesé, ma jeunesse n'aurait pas été supportable sans la musique de Wagner. »<sup>8</sup>

Dans les deux écrits *Fatum und Geschichte* (*Fatum et histoire*) ainsi que *Willensfreiheit und Fatum* (*Libre arbitre et fatum*), rédigés au printemps 1862, nous voyons se profiler déjà une orientation annonciatrice de sa pensée future. Non moins importante est certainement la rédaction *Ueber Stimmungen* (*Sur les humeurs*), qu'il a écrite à l'âge de dix-neuf ans, probablement sous l'influence des *Essays* d'Emerson, un livre qu'il lira plusieurs fois au cours de sa vie<sup>9</sup>. Il y insiste particulièrement sur le rôle de la musique. Plus tard, dans *La Naissance de la tragédie*, il sera question de « l'esprit de la musique ». Qu'est-ce que « l'esprit de la musique » ? Nous pouvons l'interpréter entre autres comme une humeur (*Stimmung*), c'est-à-

---

8. EH, *Pourquoi je suis si avisé*, § 6, KSA 6, p. 289. — G VIII, 1, p. 268. — Cf. également le passage de *La Naissance de la tragédie* où il est question du troisième acte de *Tristan et Isolde* (NT, § 21, KSA 1, p. 137. — G I, p. 138). — Fin juin 1872, Nietzsche assista à Munich à une représentation du *Tristan* sous la direction de Hans von Bülow. Il en sortit enthousiasmé.

9. Ralph Waldo EMERSON, 1803-1882, philosophe et poète américain ; ses *Essays* datent des années 1841 et 1844.

dire une disposition affective en rapport avec une situation, une expérience vécue. Il renferme des vérités qu'il est impossible d'exprimer et de communiquer avec les moyens usuels d'un discours rationnel truffé de concepts abstraits. En cela la musique est même plus performante que la poésie lyrique, puisque, malgré tout, celle-ci ne peut pas se passer non plus – pas entièrement du moins – des concepts abstraits<sup>10</sup>.

À la fin de ses études à Schulpforta, Nietzsche présente une dissertation sur Théognis. Il la remaniera et la publiera à Leipzig, trois ans plus tard, sous le titre : *Zur Geschichte der Theognideischen Spruchsammlung* (*Sur l'histoire du recueil des maximes de Théognis*). On sait que Théognis est un poète grec du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., connu surtout comme auteur d'une poésie gnomique, c'est-à-dire d'une poésie qui exprime des vérités morales sous forme de maximes. Cet intérêt pour Théognis ne surprend donc nullement, étant donné l'évidente parenté entre ces sentences et l'aphorisme que Nietzsche cultivera en abondance par la suite.

## 2. ANNEES UNIVERSITAIRES (1864-1868)

À l'Université de Bonn, Nietzsche se fait inscrire d'abord à la Faculté de théologie, obéissant ainsi au désir de sa mère qui veut qu'il devienne pasteur comme son père. Ce n'est qu'au deuxième semestre qu'il fait connaissance avec la Faculté de philologie. Les cours de théologie nourrissent ses doutes concernant le christianisme. Il s'intéresse surtout à l'étude critique des sources du Nouveau Testament. Déjà à Schulpforta, il a lu la *Vie de Jésus* de David Friedrich Strauss<sup>11</sup>. Au printemps, des

---

10. Cf. particulièrement : Thomas BÖNING, *Metaphysik, Kunst und Sprache beim frühen Nietzsche*, Berlin/New York, 1988.

11. Ce même Strauss, il l'attaquera impitoyablement en 1873, dans les *Considérations inactuelles I*, pour son livre *Der alte und der neue Glaube* (*La Foi ancienne et la Foi nouvelle*), paru en 1872.

discussions fort animées sur des questions de la foi éclatent entre lui et sa mère. Il décide finalement de ne plus jamais aborder, en présence de sa mère, des questions relatives à la religion. Dorénavant il suivra son chemin à lui.

À la Faculté de philologie, il subit principalement l'attrait d'un professeur de philologie classique, Friedrich Wilhelm Ritschl (1806-1876). Cette éminente personnalité du monde scientifique jouera passagèrement un grand rôle dans sa vie. Nietzsche fréquente également des cours d'histoire de l'art, d'histoire des Églises, ainsi que de science politique, manifestant ainsi, sur le plan culturel, un intérêt varié. Il se consacre donc aussi à la connaissance de la politique, ce qui mérite d'être bien souligné, car plus tard sa « transvaluation de toutes les valeurs » s'attaquera abondamment à la démocratie. Il parlera principalement d'une « grande politique » qui devrait permettre à l'homme de se perfectionner. Et dans *Humain, trop humain* il donnera même quelquefois son avis sur des questions appartenant à une actualité politique fort concrète.

Mais, tout compte fait, Bonn reste plutôt une année perdue. En octobre 1865, Nietzsche suit son maître Ritschl à Leipzig. Il lui sera redevable de la meilleure part de sa formation. Loin d'être un spécialiste au sens péjoratif, en quelque sorte un « philistin » dans sa spécialité<sup>12</sup>, Ritschl est un esprit ouvert, intelligent, accueillant, sensible non seulement à la science, mais également à l'art. C'est pourquoi Nietzsche n'a pas de difficultés à se plier à son autorité. Il reçoit de lui une aide abondante, généreuse, notamment pour la publication de plusieurs travaux scientifiques. Il ne sera donc pas totalement un inconnu dans le monde scientifique lorsqu'en février 1869, encore avant d'avoir terminé ses études, il obtiendra sur recommandation de Ritschl un poste de professeur extraordinaire de philologie classique à Bâle.

Peu de temps après son arrivée à Leipzig a lieu l'événement qui décide, dans une très large mesure, de l'orientation que prendra sa philosophie. Quelques jours après son vingt-et-

---

12. Pour le terme « philistin », cf. *infra*, dans cette même partie I, nos annotations 127 et 128.

unième anniversaire, en octobre 1865, il fait dans un antiquariat la découverte de l'œuvre maîtresse de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (*Die Welt als Wille und Vorstellung*). Cette philosophie le remplit d'un enthousiasme sans bornes. L'événement constitue une révélation, une véritable illumination<sup>13</sup>.

Heinz Heimsoeth écrit : « Ce qu'il y lit touche à ce que son attitude de penseur a de plus intime ; cela réveille en lui des tendances refoulées et cachées, jusqu'alors indicibles, les active et les renforce. Sa nature l'a préparé depuis longtemps à la sombre lumière qui tombe ici sur le monde et la vie humaine. Le mal du siècle, toujours nourri par la poésie de Byron, devient déjà très tôt mélodie et péril de son âme. »<sup>14</sup> Lord Byron (1788-1824) était bien le poète du mal du siècle, et la jeunesse d'alors, dans beaucoup de pays, se reconnaissait en lui. Le jeune Nietzsche avait lui aussi un penchant vers ce genre de romantisme. Et ses attaques contre Schopenhauer, qui n'allaient pas tarder à se produire, étaient entre autres des tentatives de surmonter cette tendance.

Il faudrait lire aussi le commentaire qu'il a donné lui-même de sa lecture du *Monde comme volonté et comme représentation* : « Ici, dit-il, chaque ligne cria le renoncement, la négation, la résignation, ici je vis un miroir dans lequel j'aperçus le monde, la vie et ma propre âme sous un jour terrifiant et grandiose. Ici l'œil solaire de l'art, plein et désintéressé, me regarda, ici je vis maladie et guérison, exil et refuge, enfer et ciel. Je fus saisi d'un impérieux besoin de me connaître moi-même, voire de me déchirer intérieurement ; témoins de ce revirement sont encore aujourd'hui pour moi les pages de mon journal intime d'alors, empreintes d'inquiétude et de mélancolie, leurs

---

13. Montinari souligne, il est vrai, que plus tard Nietzsche parlera d'une découverte décisive encore à propos de deux autres auteurs : Stendhal en 1879 et Dostofevski en 1885. (*Op. cit.*, p. 25) Or, il faut bien reconnaître que l'importance de ces deux écrivains, quelque grande qu'elle pût être, n'atteint jamais et en aucune façon celle de Schopenhauer.

14. Heinz HEIMSOETH, « Des jungen Nietzsche Weg zur Philosophie », in : *Kantstudien*, dans : *Ergänzungshefte* 82, Kölner Universitäts-Verlag, 1961, p. 162.

vaines accusations contre moi-même et leur aspiration désespérée vers la sanctification et la conversion de tout le noyau humain. »<sup>15</sup>

Durant des mois et des années, Nietzsche lit et relit les œuvres de Schopenhauer et en discute le contenu avec ses amis. Ses lettres montrent comment, dans des situations difficiles, il cherche consolation auprès de Schopenhauer. Elles expriment aussi une grande vénération. Il y est question d'« un demi-dieu philosophique (le plus grand dans tout le dernier millénaire) »<sup>16</sup>. Une autre fois, Nietzsche parle du « grand mystagogue Schopenhauer »<sup>17</sup>.

Schopenhauer est le seul philosophe dont Nietzsche ait lu toutes les œuvres. Certes, il a lu aussi beaucoup Platon, mais l'importance que celui-ci a pu avoir pour lui ne se laisse quand même pas mesurer avec celle de Schopenhauer.

Or, la vénération passionnée n'allait pas durer. Déjà en 1866, Nietzsche s'intéresse à la critique, par moments très dure, de Schopenhauer par Rudolf Haym (1865). En été 1866, il lit également *Geschichte des Materialismus (Histoire du matérialisme)* de Friedrich Albert Lange. À la suite de cette lecture, il s'intéresse entre autres à Kant. Mais pour étudier Kant, il aura seulement recours à *Geschichte der neueren Philosophie (Histoire de la philosophie moderne)* de Kuno Fischer. Grâce à Lange, son attention est attirée également sur Démocrite. Entre l'automne 1867 et le printemps 1868, il rédige des notices sur Démocrite qui n'auront cependant pas de véritable suite. Et durant cette même période, il développe déjà lui-même des

---

15. « Rückblick auf meine zwei Leipziger Jahre 17. Oktober bis 10. August 1867 », dans : *Der werdende Nietzsche. Autobiographische Aufzeichnungen (Rétrospective de mes deux années à Leipzig 17 octobre 1865 au 10 août 1867)*, dans : *Nietzsche – son devenir. Notices autobiographiques*, édité par Elisabeth Förster-Nietzsche, München, 1924, p. 318. Les pages de journal dont il est question ici ne sont malheureusement pas conservées. Mais il y a en plus la lettre que Nietzsche envoya le 5 novembre 1865 à sa mère et sa sœur (KSB 2, p. 94-96). Elle reflète bien son état d'âme pendant ces journées. – Cf. aussi : Richard BLUNCK, *Friedrich Nietzsche. Kindheit und Jugend*, München/Basel, 1953, p. 144 sq.

16. Lettre à Paul Deussen de septembre 1868, KSB 2, p. 316.

17. Lettre à Carl von Gersdorff du 11 avril 1869, KSB 2, p. 386.

réflexions critiques sur Schopenhauer. Sous l'influence d'Otto Liebmann, un critique néokantien de Schopenhauer, ses doutes se concentrent sur le « vouloir-vivre » en tant que « chose en soi »<sup>18</sup>.

Il existe indubitablement une relation entre son intérêt pour Démocrite et sa critique précoce de Schopenhauer. On sait que sa philosophie prendra plus tard une orientation matérialiste et naturaliste. Elle procédera surtout à une destruction systématique de la métaphysique. Ici, Nietzsche cherche visiblement du renfort auprès de Démocrite, dans le but d'entamer une critique de la métaphysique schopenhauérienne de la volonté universelle. Il voit en Démocrite le premier penseur grec à caractère scientifique : il aurait donné une explication cohérente de tous les phénomènes sans recourir à un « deus ex machina ». La chose semble suffisamment claire : le « deus ex machina » n'est rien d'autre qu'un grand principe métaphysique, en premier lieu très certainement le « vouloir-vivre » de Schopenhauer, sa volonté universelle.

C'est dans *La Naissance de la tragédie* (1872) que s'opérera un revirement à la fois radical et décisif : à la négation du vouloir-vivre de Schopenhauer Nietzsche opposera l'affirmation de la vie sous tous ses aspects, inaugurant ainsi un pessimisme tragique qui, nous le verrons, sera diamétralement opposé au pessimisme de son prédécesseur. Par la suite, il adoptera une attitude de plus en plus critique vis-à-vis de Schopenhauer, à qui il restera cependant attaché par une relation profonde, quoique foncièrement ambivalente. On peut dire aussi que, très souvent, il définira sa propre position justement par rapport à celle de ce maître à penser, qui aura été pendant quelque temps son idole<sup>19</sup>. Il s'opposera à lui surtout par son immoralisme et sa « transvaluation de toutes les valeurs ».

---

18. Cf. l'écrit rédigé probablement en automne 1867 : *Fragment einer Kritik der Schopenhauerischen Philosophie (Fragment d'une critique de la philosophie schopenhauérienne)*, München, Edition Musarion, 1922, tome I, p. 255 sq.

19. Cf. encore la notice de décembre 1888, intitulée *La grande politique*, *Fragments posthumes*, décembre 1888 – janvier 1889, 25[1], KSA 14, p. 637 sq. – G XIV, p. 377.

Nietzsche consacrera à Schopenhauer les *Considérations inactuelles* III (1874). Voici ce qu'il en dira une douzaine d'années après : « Quand j'exprimai ensuite, dans la troisième Considération inactuelle, mon respect pour mon premier et unique éducateur, pour le *grand* Arthur Schopenhauer – [...] j'étais déjà, quant à moi, pleinement dans le doute et la dissolution sur le plan moraliste, *c'est-à-dire à la fois dans la critique et l'approfondissement de tout le pessimisme passé* –, et déjà je ne croyais "plus à rien", comme dit le peuple, à Schopenhauer non plus [...] »<sup>20</sup>.

Nous montrerons entre autres que la polémique de Nietzsche contre le christianisme est fortement influencée par sa critique de Schopenhauer. En effet, la conception schopenhauerienne du christianisme, influencée par le bouddhisme, y joue un rôle important. Encore dans *L'Antéchrist*, le christianisme est présenté comme la « religion de la *compassion* »<sup>21</sup>, et, dans *Ecce homo*, il est appelé « cette *négation du vouloir-vivre* devenue religion »<sup>22</sup>.

D'après Schopenhauer, l'homme n'accède à la rédemption qu'à condition de se libérer de son vouloir-vivre. Ce vouloir-vivre fusionne avec la chose en soi, la volonté universelle, qui est à la base de tous les phénomènes. La pluralité des êtres qui composent le monde « comme représentation » – et dont fait partie évidemment aussi l'être humain, mais seulement en tant qu'individualité – manifeste la division de cette volonté universelle contre elle-même. Celle-ci est le résultat d'une faute originelle, mystérieuse, de sorte qu'une lourde culpabilité pèse sur la vie en général. Et les souffrances de l'existence sont le châtiment de cette culpabilité métaphysique. Schopenhauer y reconnaît l'expression de la « justice éternelle ». L'homme ne parvient à la rédemption définitive que par la négation du vouloir-vivre, par la résignation, qu'il atteint grâce à une connaissance de l'essence même de la volonté. Cette connaissance

---

20. HTH II, *Avant-propos*, § 1 (écrit en septembre 1886), KSA 2, p. 370. – G III,2, p. 16.

21. AC, § 7, KSA 6, p. 172. – G VIII,1, p. 164.

22. EH, *Le Cas Wagner*, § 2, KSA 6, p. 359. – G VIII,1, p. 328.